



Patrick
Kurtkowiak

MÉTISSE BLUES

Patrick Kurtkowiak

Métissage blues

© Patrick Kurtkowiak, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0120-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Métissage : Union féconde entre hommes et femmes
d'origine ethnique différente.**

Nègre Blanc

Kevin Jacquard entra sur scène. Chaleur molle, suffocante, ambiance survoltée, il ne voyait du public que des jeunes Noirs agglutinés devant les rangées de sièges occupés par un public africain plus âgé. Plus huppé, aussi, ceux qu'il distinguait à peine devant la scène devaient être des resquilleurs passés par une porte de secours, celle-là même que Kevin avait franchi une heure plus tôt. À grand mal :

- Laissez passer le Blanc, hurlait Val, en bousculant les gamins.
- Nous voulons entrer, répondaient ces derniers, surexcités.

Val avait eu le dernier mot, refermant la porte derrière Kevin une fois dans la salle mais les bougres, de jeunes désœuvrés pauvres, avaient dû profiter d'une autre opportunité pour s'entasser à quelques mètres à peine du chanteur. Toutes les travées du grand cinéma de Yaoundé étaient d'ailleurs pleines de ces resquilleurs qui, pour l'heure, se tenaient cois, trop heureux d'assister sans payer au spectacle annoncé. Un *show* venu de Paris, composé de six chanteurs camerounais y résidant à demeure. Des stars localement connues, Kevin ne faisait pas partie du programme officiel, il se trouvait à Yaoundé par hasard, arrivé d'Abidjan pour se prélasser sur les magnifiques plages de Kribi, au sud du pays, lorsqu'il avait rencontré Val, son ami.

C'était le batteur de l'orchestre qui accompagnerait les chanteurs débarquant de France. Kevin et lui se connaissaient bien, se produisant souvent ensemble dans des clubs d'Abidjan où tous deux vivaient. Il n'était pas toujours évident de nouer des liens sincères dans un milieu musical où les égocentrismes engendraient des rivalités mesquines et le Nègre Blanc, comme on surnommait Kevin, se voyait parfois snobé par des musiciens jaloux de sa notoriété.

Notoriété très relative, d'ailleurs, il fascinait le public africain par sa voix rauque, son jeu de scène incandescent et un *hit* écrit à la va-vite avec Val sur une rythmique empruntée au *makossa*, la musique camerounaise. Le succès à Paris tardait cependant à venir, n'empêchant pas Kevin de se brûler à l'Afrique, un continent qui lui rendait tout l'amour qu'il portait à sa musique. Kevin était avant tout un homme de passion, faisant peu de cas des compromis, et l'Afrique le séduisait.

Il avait toujours aimé la musique noire, à l'instar des Rolling Stones, chantant comme eux le R'n'B des Sam Cooke, Otis Redding et autre Wilson Pickett. Dansant et se déhanchant tel le *showman* noir qu'il rêvait d'être et l'Afrique était venue attiser sa passion lorsqu'il l'avait découverte. C'était à Abidjan, vitrine de la francophonie, Kevin faisait partie des nombreux volontaires du service national mais lui se vivait marginal, écumant les clubs pour se produire, surtout à *Treichville*, le quartier de la nuit. Il y avait fait la connaissance de Val qui faisait des aller-retours avec Yaoundé et les deux gaillards étaient devenus intimes : le Camerounais rêvant de France et un titi parisien se frottant aux dures réalités des musiciens locaux faisaient la paire.

Et Kevin se trouve ce soir sur scène, dans ce grand cinéma de Yaoundé. Il porte son pantalon de skaï rouge qui lui donne l'air d'un punk, ce qu'il n'est pas, Nègre Blanc jusqu'au dernier cheveu de sa crinière blonde. Il saisit le micro dont le fil pend, quelques mètres seulement, il faudra le reposer lorsqu'il dansera ; mimera l'amour, le public africain adorait sa façon osée de le faire, brute de décoffrage. Des filles, parfois, répondaient à ses provocations et se hissaient sur scène ; cambrant les reins, jouant des fesses, pour un *show* sans équivoque.

Pour l'instant il regarde Val qui lui fait un clin d'oeil de connivence, tous deux sont un peu tendus, concentrés, tout comme les autres musiciens de l'orchestre. Le concert a été annoncé toute la journée par la radio, précisant qu'il y aurait une surprise et le public ignore que Kevin est cette dernière, cerise sur le gâteau du spectacle. Première partie, bien sûr, les chanteurs camerounais qui suivront se sont disputés pour savoir qui le clôturera mais lui s'en moque, habitué au rôle d'invité et à ces quinze minutes où il doit montrer son savoir-faire. Il va chanter

son *hit* emprunté au *makossa*, comme de coutume, mais a choisi de débiter par « Je voudrais être un Noir », du Nino Ferrer de la grande époque. Tout un programme et l'affirmation de son identité musicale de Nègre Blanc.

Il se montre bon, très bon même, dépassant largement le temps imparti. Car il donne tout, le bonhomme, chantant, dansant, se contorsionnant comme il sait le faire, copiant les déhanchements des tenants du R'n'B tout en y apportant son grain de sel : James Brown n'avait qu'à bien se tenir ! Un nouveau pas de danse, titrait une revue d'Abidjan l'interviewant les mois précédents et le public de Yaoundé est chaud comme de la braise à sa sortie de scène. L'une des stars qui doit le suivre vient même le féliciter, pouce levé, et Kevin ressent du plaisir tandis qu'il essuie la sueur perlant à son front : contrat rempli !

Auguste Jacquard, Gus pour ceux qui le connaissent, referma le journal intime de Kevin, son père. Nous étions en 2020, des décennies après le spectacle de Yaoundé et ce dernier venait de mourir brutalement de la covid, à soixante dix ans, sans que le fils n'ait eu la chance de le revoir une dernière fois. Un décès intervenant au même moment que celui de *Manu Dibango*, le saxophoniste que Kevin fréquentait à Abidjan lorsque tous deux y séjournaient, quarante ans plus tôt. Cela aussi figurait dans le journal intime du papa, de même que la mort de Val, sur scène, quelques années auparavant. Gus ne connaissait de ces musiciens que ce qu'en contait Kevin dans ses souvenirs et il était dévasté par la fin de son géniteur. Cette saloperie de pandémie, il n'avait même pas pu assister son *Daddy Rolling Stone* dans ses derniers instants de vie. Qu'il ne soit pas un cas unique ne changeait rien à sa peine.

Père et fils ne se voyaient pourtant que rarement. L'ancien chanteur vivait trop dans son passé, rêvant toujours de musique et de ses *shows* dévastateurs. Il avait pourtant abandonné l'espoir de devenir star depuis des lustres, replié sur lui-même, toujours alerte et vif mais brisé de l'intérieur par son échec musical. C'est que faire carrière dans le *show business* n'était simple pour personne, beaucoup de candidats et peu d'élus, et ses illusions de jeunesse s'étaient perdues dans le marécage du temps qui passe. Gus respectait son père mais avait choisi un parcours moins flamboyant, méfiant face aux excès et dérives de son papa.

N'empêche, sa mort le secouait. Il se regarda dans un miroir, observant ses yeux bleus cernés, son teint trop pâle, se demandant s'il n'avait pas maigri. Illusion d'optique, il était certes très mince mais pas plus que les mois passés, portant avec élégance sa sveltesse et des cheveux châains tombant sur un visage aux traits anguleux ; un mec pas vraiment beau mais dégageant un charme qui devait séduire la gent féminine.

Poursuivant ses investigations, Gus retrouva un ancien enregistrement de son père conservé sur CD. Il en devenait l'héritier, plutôt fier, au demeurant, de ce que le défunt lui léguait. Fier et porteur, lui aussi, de la détestation de ce qui séparait les êtres. Plutôt d'actualité de nos jours, pensa Gus qui y mêlait autant le racisme traditionnel des Blancs que les revendications « indigénistes » des *wokistes*, renvoyant dos à dos leurs tenants. Voie étroite où l'on ne se faisait pas que des amis mais il s'en moquait autant que son papa, à son époque. N'empêche, le fond de l'air devenait frais et bien des remugles nauséabondes agitaient les esprits, au sortir d'une pandémie qui n'était peut-être qu'une accalmie.

Il vivait seul, sans compagne pour accompagner son parcours. Non pas qu'il fût contre la vie de couple mais il ne trouvait pas l'âme sœur et se satisfaisait d'amies traversant sa vie comme les navires de haute mer font escale dans les ports : rapidement ! Tellement vite qu'il s'en effrayait parfois, même si cela ne changeait rien à l'affaire. Il se distinguait là aussi de Kevin dont la frénésie sexuelle n'avait eu d'égal que sa recherche désespérée d'un grand amour n'existant que dans son imagination. Aurélie, son épouse, avait bien tenté de l'amarrer aux réalités, contre vents et marées, mais elle s'était lassée, le quittant dès que Gus, leur enfant commun, avait été en âge de se débrouiller seul. Sa jeunesse ainsi vécue n'incitait pas trop Gus à suivre l'exemple de son père mais choisit-on son géniteur ?

Et celui-ci venait de mourir. De sombrer corps et âme, seul dans un service de réanimation comme on en voyait à la télévision, sans personne pour l'assister. Sale temps pour les mouches, pensa Gus, une fin de parcours plutôt moche pour celui qui s'était montré si étincelant de son vivant. Aurélie et lui avaient récupéré le corps amaigri, l'incinération s'était déroulée dans la paranoïa teintée d'effroi

qu'engendrait la pandémie et le Nègre Blanc avait rejoint son ami Val au paradis des musiciens perdus. Au moins ce dernier était-il passé de vie à trépas de façon plus noble, sur scène, derrière ses fûts, une fin en forme d'infarctus comme en rêvaient tous les *showmen* et qu'aurait certainement aimée Kevin. Mais là aussi, choisissait-on sa sortie ? Oui, sale temps pour les mouches.

Gus ne se sentait pourtant pas déprimé. Triste, certainement, mais suffisamment conscient de la fragilité de la vie pour ne pas verser dans la mélancolie. Il était professeur de philosophie et cela l'aidait à envisager l'existence sous l'angle de la sagesse ; un peu comme un guru d'Asie du haut de sa montagne, à contempler le monde. Il se rendait d'ailleurs souvent aux Indes, avant la pandémie, attiré par une culture aux antipodes de l'Occidentale qui transpirait la peur panique de la vieillesse et de la mort. « Ils mangent la part du bon dieu », disaient également les Africains en désignant leurs anciens et Gus admirait ces visions saines de l'existence.

Il fouilla à nouveau dans l'armoire à souvenirs de Kevin. Celui-ci avait vraiment aimé l'Afrique et la musique noire, à l'image des Nino Ferrer ou Claude Nougaro qui, dans des genres différents, R'n'B ou jazz, l'avaient également glorifiée. Son père s'était frotté aux non-dits de l'esclavage et de la colonisation sans que rien n'altère jamais son enthousiasme, à croire que sa *soul* était vraiment celle d'un Nègre Blanc. Ce surnom ! Passerait-il encore la rampe aujourd'hui où le politiquement correct virait au stupide ? Son géniteur avait pourtant été cet être hybride, autant à l'aise dans ses baskets « blanches » qu'à suivre sur scène la rythmique d'enfer de son ami Val. Ainsi-soit-il, jura Gus.

La pandémie version printemps 2020 s'était calmée, suivie d'un été où tous se persuadaient que c'en était fini de la covid. Quelle déception de remettre le couvert à l'automne, pour de longs mois de restrictions. Et on se trouvait au printemps 2021, une année pleine que Kevin était mort, la blessure de Gus cicatrisait lentement. La vérole perdurait, le virus mutait et la bagarre entre lui et les vaccins battait son plein : qui l'emporterait ? On n'applaudissait plus les soignants, le soir, du haut des balcons, ils étaient passés de mode et plus personne ne songeait à un monde nouveau. L'ancien, le normal, semblait soudain

paré de toutes les vertus, laissant Gus dubitatif sur ce qu'il deviendrait mais il avait d'autres chats à fouetter car Elsa, tout juste rencontrée, l'accaparait.

Elsa ! La fille de Val, le *drummer* ami de Kevin, mort sur scène. Elle l'avait retrouvé par le biais des réseaux sociaux, le contactant pour savoir s'il était bien de la famille du Nègre Blanc ayant enregistré un disque avec son père, quarante ans plus tôt. Des fantômes ressurgissaient du passé pour eux deux, ils s'étaient vus, revus, elle l'enfant d'un musicien mort sur scène d'un infarctus et lui, le fils d'un Blanc qui voulait être Noir, à son époque de gloire. La vie réserve de ces surprises, s'étaient-ils dit en se quittant la première fois, après avoir évoqué leurs parents.

C'était une grande fille bien charpentée, fière de son africanité sans verser dans l'« indigénisme » que Gus n'aurait pas supporté. Elle vivait à Sarcelles mais ils se rencontraient dans un bistrot de la Place des Abbesses, dans le dix-huitième, où lui avait ses habitudes. Ils avaient sensiblement le même âge, quarantaine avancée, elle était divorcée et élevait un collégien en herbe d'une main semblant de fer dans son gant de velours. Car elle était affable, sympathique, ouverte, gagnant sa vie comme secrétaire dans une compagnie d'assurances, à la Défense. Ils parlaient bien sûr du disque ayant réuni Val et Kevin, Gus donnant des détails tirés de la lecture du journal intime de son père, dont ce concert à Yaoundé qui remontait à loin. Elsa y était née, ne rejoignant Paris que plus tard, après la mort brutale de Val.

Ils en vinrent très vite à évoquer la situation au Cameroun, la comparant à celle de la France.

— L'Afrique s'enfonce dans le chaos, énonça-t-elle.

— Je n'y suis jamais allé, répondit Gus.

— La décennie où nos pères jouaient ensemble était différente.

— C'est ce que disent les médias.